

DÉBUTS

Une jeune fille du siècle

● *C'est important d'être aimé. Ce n'est pas suffisant.*

UN jour de 1954, une jeune fille est entrée dans les bureaux de « L'Express ».

Elle était très belle, mais ce détail ne semblait pas l'intéresser.

Bien de la petite Parisienne, charmante et rousse, sachant plaire et tirer parti de ses imperfections autant que de sa grâce.

Plutôt le contraire. Mal mise, abrupte, marchant à la façon des filles qui n'ont pas franchi l'âge ingrat, et comme étrangère à sa beauté, elle était attendrissante. De jeunesse, de maladresse.

Nous connaissions un peu sa famille. C'est pourquoi elle avait osé franchir la porte.

Elle apportait un article intitulé : « Je suis une jeune fille du siècle », quelle remit en bredouillant.

Il y en avait vingt pages, dont dix avaient non seulement du style, mais une rare vigueur de ton et de pensée.

Elle voulait, en toute simplicité, refaire le monde. Comment ne pas lui donner raison ?

Coupé, mais non remanié, cet article eut un certain retentissement.

Quelques semaines plus tard, la jeune fille reparut. Toujours belle, toujours bredouillante.

Elle souhaitait abandonner le secrétariat, qu'elle assurait chez un avocat, pour travailler avec nous.

Notre équipe était alors très réduite, si réduite que nous avions seulement deux secrétaires écrasées de travail. Nous en cherchions une troisième, capable, elle aussi, de nous sacrifier ses jours, ses nuits et ses dimanches.

Fut-elle déçue, notre jeune fille, lorsqu'elle comprit que quelques pages bien écrites et sincères ne la qualifiaient pas pour être journaliste, mais que, sténotypiste et parlant bien l'anglais, elle pouvait nous rendre service ?

Je ne crois pas. Elle n'aurait aucune prétention, et moins encore de confiance en elle. Seulement un immense désir de « faire quelque chose », de trouver un sens à son travail.

Son éclat accusait encore une attitude, caractéristique de sa génération, et qui peut se résumer ainsi : bien commode d'être jolie, c'est important d'aimer et d'être aimée, ce n'est pas suffisant.

Une double vie

Cette exigence neuve et douloureuse de vivre à la fois une vie de femme et une vie d'homme, d'exister pour un homme, mais autrement qu'à travers un homme, toute l'ironie facile qu'elle suscite lorsqu'une créature sans attrait l'exprime s'effondrait devant elle.

Donc, elle voulait « faire quelque chose ».

Pendant cinq ans, elle travailla avec fureur, acceptant les enquêtes ingrates et les petits travaux fastidieux, les sollicitant, se décourageant soudain, et traînant les pieds dans les couloirs...

Après deux ans d'apprentissage, elle cessa d'être secrétaire pour devenir officiellement rédactrice. Une victoire.

Le don d'écrire, elle l'avait toujours possédé. On ne l'enseigne nulle part. Mais elle avait lentement appris à discipliner son style, à écouter au lieu de parler, à modérer ses jugements, à juguler ses emportements.

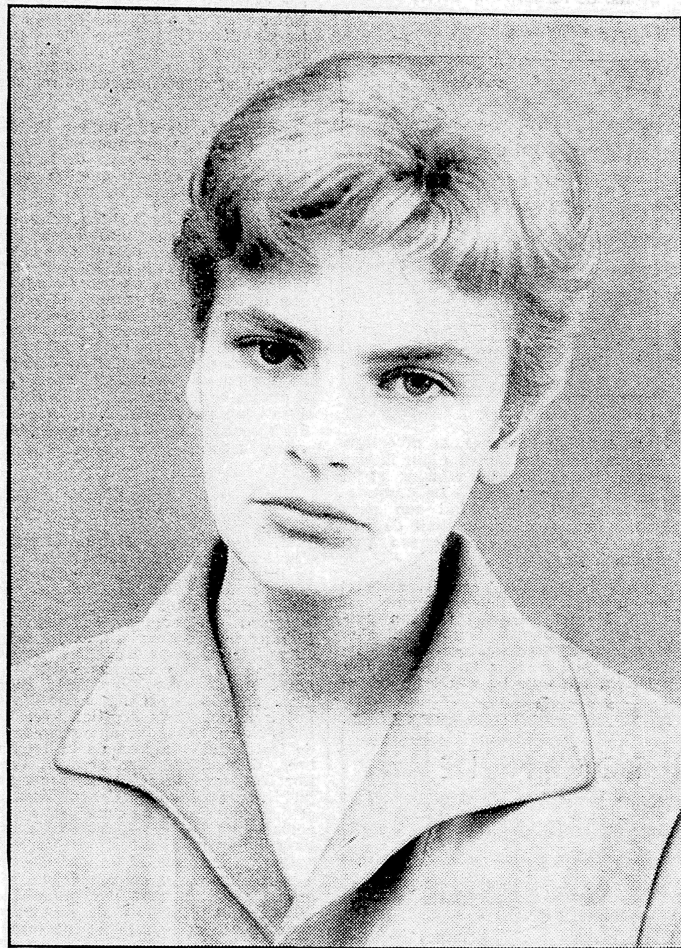
Aujourd'hui, son nom — Anne-Marie de Vilaine — orne la couverture d'un livre mis en vente cette semaine et qui s'intitule : « Les Raisons d'aimer » (1).

tout court, simplement parce que la nécessité d'écrire est toujours plus impérieuse que la nonchalance, voilà que cette entreprise révèle un écrivain.

Cette petite fille lumineuse et fantasque, le bébé vamp de « L'Express », voilà qu'il faudra désormais la prendre au sérieux. Anne-Marie de Vilaine, romancière...

Ouvrez son livre. Dès les premières lignes, il s'impose et se lit d'un trait.

Ni impudique, ni complaisante, exerçant à ses propres dépens un



ANNE-MARIE DE VILAINE
Des raisons d'aimer

(Charpentier.)

Elle a écrit ce livre parallèlement à son travail quotidien dans des conditions morales et matérielles difficiles. Ce qui n'a d'ailleurs aucune importance, ce qui ne plaiderait en aucune façon pour elle si le résultat était médiocre. La littérature n'est pas un travail de force.

Mais voilà que cette entreprise, menée jusqu'au bout, non par volonté de « réussir », ni même par volonté

(1) Ed. Julliard. 184 p. 570 fr.

humour fin, parfois cruel, traçant d'une jeune fille bourgeoise, empiétrée dans ses propres contradictions, un portrait impitoyable, Anne-Marie de Vilaine a écrit, dans une belle langue exacte et ferme, l'un des bons romans de l'année.

Elle en écrira d'autres, mieux élaborés peut-être ; mais celui-ci a la saveur des fruits que l'on cueille à l'arbre, tout juste dorés par le premier soleil.

F. G.

jointement « Elsa » (1) et « Roses à crédit », n'ont pas craint de s'engager résolument dans cet escalier mécanique.

Un monde existe, en effet, entre le niveau où se place Louis Aragon dans « Elsa », grand poème d'amour à la gloire de sa compagne, et celui où reste Elsa Triolet dans « Roses à crédit », amusant feuilleton sur la vulgarité de ce temps.

Lire, comme on nous le recommande, les deux ouvrages à la suite, donne à peu près ceci : Aragon, douloureux, sauvagement jaloux, interroge Elsa plongée dans son travail littéraire.

« Que se passe-t-il donc que [j'ignore]

« Devant toi dans l'imaginaire. »

Le confort et le crédit

Et « Roses à crédit » répond pour Elsa. En voici un extrait :

« Parfumés, aérés, silencieux, capitonnés, antiseptiques, polis, aimables, souriants, fleuris, étaient les salons de l'Institut de Beauté rose et bleu-ciel... Martine elle-même était impeccable. L'Institut de Beauté habitait ses employés de bleu-ciel... »

Et un autre :

« Daniel et Martine faisaient l'amour, dormaient, marchaient, prenaient la quatre-chevaux... Tout semblait être ici à un perpétuel beau fixe. C'était une idylle paix des champs avec un ruban de satin autour du cou. »

Elsa Triolet, on le voit, a de la vivacité, et même du trait ! Depuis une douzaine de romans, elle poursuit obstinément le récit d'un combat que, sous des harnachements divers, se livrent le Bien et le Mal. Ici, le Bien, c'est la culture scientifique des roses, une sorte de retour à l'artisanat familial. Le Mal, c'est le confort à crédit, les Arts ménagers, le cosy-corner, luxe de pacotille auquel succombe la jeune manœuvre Martine, belle comme une vedette, mais incapable de résister à un démonstrateur à domicile. C'est une tragédie comme une autre.

Toutefois, ce n'est pas celle qu'on croirait entrevoir dans les yeux de cette Elsa miraculeuse chantée par Aragon :

« O ma raison à ma folie
Mon mois de mai ma mélodie
Mon paradis mon incendie
Mon univers Elsa ma vie. »

On ouvre « Roses à crédit » : « Martine voyait souvent Mme Denise. Mme Denise l'appelait « ma petite protégée » et aimait l'emmener avec elle, tout le monde est toujours content de voir arriver une jeune et jolie fille. Et excellente bridgeuse. »

On refeuillette « Elsa » :

« Le monde est devant toi comme si tu le pensais sous tes paupières.
« Comme s'il commençait avec toi devant toi. »

Poète est maître chez lui

S'agit-il bien de la même personne ? Oui, nous dit-on, absolument. « E, L, c'est Elle et Lui, E pour Elsa, L pour Louis. » (« Elsa »)

Il y a dans cette volonté de l'écrivain et de sa muse à se montrer sans voiles un exhibitionnisme déroutant. Mais, après tout, poète est maître chez lui, pourquoi jouer au plus délicat ? Écoutons cette voix violente et finement mensongère parler si habilement d'amour, prenons avec Aragon, puisqu'il le faut, Elsa Triolet pour l'Unique :

« Mon amour ne dis rien, laisse tomber ces deux mots-là dans le silence »

« Comme une pierre longtemps polie entre les paumes de mes mains... »

« Je sais maintenant pour quoi je suis né »

« Et la pierre descend parmi les nébuleuses... »

« J'étais né pour ces mots que j'ai dits... »

« Mon amour. »

M. O.

(1) « Elsa ». Louis Aragon, Calimard, 580 francs, 126 pages. « Roses à crédit ». Elsa Triolet, Gal. 900 francs, 336 pages.

SIMONE DE BEAUVOIR

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE

un succès
de jour en jour
plus grand

nrf

DUO

Louis et Elsa

● *Un poète interroge sa muse. Et puis, voilà que celle-ci répond...*

QUAND un poète entreprend du plus haut de ses rimes de questionner sa déesse, la femme, objet mystérieux et sacré de son culte, et que celle-ci abandonne aussitôt la pose pour lui répondre sans ambages (à quoi je rêve ? mais voyons à un petit frigidaire Frigémuche...) la loi du genre est manifestement violée. Le lyrisme cède la place à l'épique, puis au comique et même au ridicule. Elsa Triolet et Louis Aragon, en publiant con-